

Jean-Pierre Drapier

« ...dont, plus que l'or, elle fait le Pérou »

Le champ lacanien et le psychanalyste : thème d'actualité s'il en fut et qui dépasse notre petit pré carré pour accrocher ou simplement approcher notre rapport au monde et interroger ce qu'il en est du monde, toujours actuel par définition, dans son rapport à la jouissance des parlêtres qui le peuplent.

En effet, Lacan souhaitait donner son nom au champ de la jouissance. Je rappelle cette phrase, si souvent citée chez nous : « [...] Le] champ de la jouissance – hélas, qu'on n'appellera jamais, car je n'aurai sûrement pas le temps même d'en ébaucher les bases, le champ lacanien, mais je l'ai souhaité [...] ¹. »

Mais c'est une tâche qu'il fixe à la psychanalyse : « S'il y a quelque chose qui est à faire, dans l'analyse c'est l'institution de cet autre champ énergétique [...] et qui est le champ de la jouissance ². » Il nous faut donc instituer le champ de la jouissance, qu'il compare au champ thermodynamique ou électromagnétique. Ce champ énergétique, terme qui laisse deviner des lignes de force et des polarisations, qu'est-ce qui en constitue les forces et les particules élémentaires, les lois et le champ d'application en dehors duquel il faut avoir recours à d'autres phénomènes, d'autres lois, etc. ?

Réponse qui n'est pas évidente car « la jouissance, c'est le tonneau des Danaïdes, et une fois qu'on y entre, on ne sait pas jusqu'où ça va. Ça commence à la chatouille et ça finit par la flambée à l'essence ³ ». Ailleurs, à propos de la jouissance Lacan parle même de « tombeau des Danaïdes ». De la chatouille à la cramouille, on voit bien que cela concerne le vivant ; le corps vivant, c'est la particule

1. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1991, p. 93.

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*, p. 83.

élémentaire du champ de la jouissance. Mais les lignes de force ont à voir avec d'autres choses que le vivant, d'autres choses que l'organisme. Ces forces qui viennent favoriser ou réprimer, freiner ou accélérer, autoriser ou interdire la jouissance sont d'un autre registre, du registre signifiant. C'est le langage qui interdit au parlêtre la jouissance en tant que telle, mais, si l'on se place au niveau du champ social, c'est non plus le langage mais le discours, plus précisément les discours qui sont en cause.

Pour illustrer mon propos, qui est dans le fond « quoi de nouveau dans le champ de la jouissance à l'heure où domine le discours capitaliste ? », je partirai du travail de réflexion que nous poursuivons à Orly. Cette année, dans le cadre du cycle « Cinéma et psychanalyse » consacré au thème « Je t'@ime, moi non plus », nous avons projeté le film *Et toi, t'es sur qui ?* de Lola Doillon.

Ce premier film (premier long-métrage en tout cas) l'est à bien des égards, car il l'est aussi pour le caméraman, la plupart des acteurs et une bonne partie de l'équipe ; mais c'est aussi un film sur la première fois : premiers élans amoureux aussi bien que premiers émois et essais sexuels. Et d'être un premier film, il en porte la marque en bien : fraîcheur, spontanéité, vivacité des personnages, des scènes et du parler propre aux ados de cette époque-ci, qui n'est pas celui de notre époque d'adolescence même si... *mutatis mutandis* on peut s'y retrouver.

On pourrait dire d'ailleurs que les sentiments éprouvés à l'égard du film sont du même ordre, partagés entre l'invariant et la variable historique.

Côté invariant, nous voyons des adolescents du début du XXI^e siècle semblables à ceux que nous étions et à ceux que Freud décrivait : des sujets aux prises avec la puberté qui conjoint un courant tendre, le premier historiquement, qui vient de celui adressé aux parents dans l'enfance, demande d'amour, liée à et gratifiée par les soins et la tendresse parentale, et un courant ou un versant sensuel, sexuel, avec une libido renforcée et des capacités réelles, qui sait où s'adresser (ou à peu près... c'est bien là le problème) et donc ne méconnaît pas ses buts.

Certes, il y a dans un premier temps réinvestissement des objets d'amour primaire, mise à l'épreuve de la barrière de l'inceste

et de différents tabous, mais dans un deuxième temps la barrière de l'inceste va être rehaussée, renforcée, les parents étant forcément nuls et sans intérêt, avec donc passage vers des objets sexuels réels, adéquats.

La confluence de ces deux courants, c'est cela pour Freud l'amour : ce que nous montrent les adolescent(e)s de ce film, c'est que ce n'est pas gagné d'avance et que la diffuence des courants est plus souvent au rendez-vous que la confluence. Bref, éternelle histoire où le névrosé aime où il ne désire pas et désire où il n'aime pas.

En revanche, côté variable historique, se pose la question de la relation de ces adolescents avec leurs parents. Ceux-ci pendant tout le film sont quasi invisibles (moins de quinze secondes ?), voire inaudibles : on assiste, en tout, à moins d'une minute de « dialogue » entre un père ou une mère et les ados, et encore toujours à travers une porte ou *via* un portable. On ne sait rien – ou presque – de ce que sont, ce que font, ce que désirent ces parents.

Du coup, on voit que c'est le discours social – qu'il vienne des congénères, des médias ou des adultes rencontrés sur un plan professionnel – qui vient primer sur un discours tenu par un père ou une mère désirants. Face à leurs embarras, leurs émois, leurs angoisses, ces adolescents se trouvent bien seuls. Rien ne semble leur être transmis côté parental, mais tout semble venir d'une facticité sociale.

Certes, cette absence de dialogue entre parents et ados, cette importance de l'extérieur par rapport à la famille, cette prévalence des copains et de leur « petit monde » est aussi une vieille constante. Mais la différence est que cela se faisait contre, voire tout contre les parents (pour parodier Guitry parlant de ses rapports aux femmes). Ici, la nouveauté réside dans le fait que c'est non pas contre et encore moins tout contre mais sans.

La venue de ce film dans notre champ de réflexion découle évidemment du thème de nos IX^e Rencontres : « Que sont les parents devenus ? » et de celui de nos X^e Rencontres : « Sans Dieu, ni maîtres. Transmission et/ou modernité ».

Nous faisons ce constat : le schéma classique de la famille « papa, maman et les enfants » n'est plus qu'un cas particulier ; entre famille décomposée, famille recomposée, famille monoparentale, famille homoparentale, fécondation *in vitro*, avec conjoint ou avec

donneur, clonage à l'horizon et autres facéties technologiques, genre utérus artificiel, la famille centrée par le *pater familias* a vécu. Déjà, la contraception et la liberté pour la femme de concevoir, la libération économique de celle-ci, la montée en puissance des droits de l'enfant ont apporté un décentrement. Le Code napoléonien centrait la famille autour de la « puissance paternelle » qui concernait aussi bien la femme que les enfants : pour mémoire, la femme ne peut travailler sans le consentement du mari que depuis 1965. On est passé de la « puissance paternelle » à l'autorité parentale par des étapes successives qui ont commencé en 1938 pour s'achever – tenez-vous bien – en 1985 ; celle-ci – l'autorité parentale – était censée « appartenir de façon équilibrée » aux deux conjoints et n'est devenue une « autorité conjointe » justement qu'en 1985.

Dans les sociétés patriarcales que nous connaissons jusqu'ici, c'était l'autorité du père qui était, en articulation avec les contingences historico-sociales, le facteur principal de transmission des valeurs, des idéaux, du patronyme, du métier, etc., bref, de ce qui constituait l'identité d'un individu. Le père et ses signifiants, y compris quand ceux-ci étaient portés par la mère, transmettait la tradition. Hannah Arendt ne disait pas autre chose en écrivant : « Pour autant que le passé est transmis par la tradition, il fait autorité. Pour autant que l'autorité se présente historiquement, elle devient tradition ⁴. »

Passé, autorité, tradition. Mis en série, ces trois signifiants ont incontestablement un relent vichyste qui, d'ailleurs, semble ranimer la nostalgie de certains, en particulier dans les ministères ou chez les analystes. Mais, au-delà de ce relent désagréable, force nous est de constater l'indéniable flottement actuel : le passé ne fait plus autorité, l'autorité se heurte à ce que Lacan appelait le paradigme de notre époque – l'enfant généralisé – et la tradition est victime d'un zapping tel qu'elle ne peut se constituer comme telle. Comme le prédisait Guy Debord dans les « Commentaires sur la Société du spectacle », nous vivons « un présent perpétuel ».

Résultat des courses : les non-dupes errent, pour reprendre le syntagme lacanien. Errent ou se raccrochent aux bouées les plus dangereuses et les plus baudruches qui soient. Le retour du religieux,

4. H. Arendt, *Vies politiques*, Paris, NRF-Gallimard, p. 291.

sous sa forme la plus fanatique, n'est que le pendant réactionnel de l'enfant généralisé. L'homogénéisation parent/enfant, liée à l'idéologie du droit et au discours de la science, entraîne une vacuité dans la localisation de l'autorité ; cette vacuité entraîne une perte du côté de la transmission ; la transmission défaillante entraîne une perte des repères et celle-ci la recherche de re-pères des plus consistants. Or, quoi de plus consistant que Dieu, un Dieu bien terrible, jaloux, faisant rigoureusement le partage entre les fidèles et les méchants ? Parce que Dieu, c'est le père, le Père avec un P majuscule. Celui qui dit : « Je suis ce que Je suis » et qui par ce trou foré dans le symbolique recrache le Père à la fois comme nom (Dieu le Père) et comme nommant.

Bref, la famille n'est plus ce qu'elle était, le père n'est plus ce qu'il était... c'est la crise de cette institution nucléaire de la société. Oui, mais en 1936 Lacan pronostiquait déjà le déclin de la fonction paternelle ; en 1972 il ajoutait pourtant : « Cette histoire de carence familiale, qu'est-ce qu'on s'en gargarise ! Il y a une crise c'est un fait. L'é-pater ne nous épate plus. C'est la seule fonction véritablement décisive du père ⁵. »

En effet, dans le fond, la fonction fondamentale de la famille n'a pas changé : il s'agit d'opérer pour le sujet la médiation entre le désir de la mère puis le petit groupe familial, tous deux premières réponses à la satisfaction des besoins de l'*infans*, et la société où il devra aller chercher d'autres satisfactions. La famille, comme toute institution, a à charge que, sa jouissance, le sujet sache la réfréner, sache faire comme il faut avec, bref, la civiliser.

Mais alors, qu'est-ce qui a changé, qu'est-ce qui fait que la famille a toujours tort, que les parents sont toujours en porte-à-faux ? Et que, comme dans le film, ils semblent absents, hors jeu, dépassés par un discours qui se véhicule hors d'eux, hors du cercle familial ?

Nous célébrons aujourd'hui les quarante ans de Mai 68 et l'émergence d'un nouveau maître : le discours capitaliste, dont il faut bien dire qu'il a tout recouvert. « Jouir sans entrave » fut un mot d'ordre apposé, paraît-il, pour la première fois sur un ascenseur de l'université de Nanterre, berceau du mouvement de contestation. Le

5. J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », conférence à Sainte-Anne du 1^{er} juin 1972.

paradoxe est qu'en 2008 il serait sans doute l'aphorisme qui représenterait le mieux Nicolas Sarkozy. Or, la jouissance, c'est ce qui s'oppose au désir : la jouissance est l'illusion que le désir puisse se satisfaire d'un objet alors que ce n'est jamais ça ; le désir n'est que désir de désir et laisse vide la place de l'objet. La jouissance ne peut être que course éperdue à un nouvel objet, à un autre objet, à un objet qui enfin satisfasse. Bref, la jouissance est fondamentalement mortifère, autodestructrice.

Mais en même temps la dynamique du capitalisme, son moteur, c'est la reconstitution permanente de la frustration, condition même du fait que « ça » tourne, que « ça » tourne même de plus en plus vite. C'est Lacan qui le relevait : « La plus-value, c'est la cause du désir dont une économie fait son principe : celui de la production extensive, donc insatiable du manque à jouir ⁶. » « Tu ne peux jouir que de ce qui est à venir, de ce que je vais te fabriquer ; cours, cours, camarade, les vieux objets sont derrière toi. »

D'un côté le discours capitaliste, discours social dominant qui assène tel un surmoi féroce « Jouis ! Jouis sans entrave ! Jouis en consommant ! Encore ! » De l'autre une institution sociale, la famille, qui comme toutes les institutions a pour fonction de réfréner la jouissance. Que croyez-vous qu'il advient ? C'est bien sûr l'agent répressif qui se trouve mis à mal. Or, dans la cellule familiale, s'il y a une fonction qui consiste à conjoindre la loi au désir, il s'agit bien de la fonction paternelle. Fonction éminemment symbolique mais dont pouvait par ailleurs jouir celui qui l'incarnait (figure imaginaire du père jouisseur). L'accusation de plus en plus courante faite aux adultes d'être des pédophiles ou des bourreaux en puissance n'est peut-être qu'un symptôme, un signe de ce qu'exige le discours capitaliste : par cette dénonciation préventive, interdire leur jouissance pour permettre une jouissance généralisée, interdire au *pater familias* de jouir pour permettre celle de tous ses enfants. Dans le fond, on assiste au deuxième meurtre du père de la horde censé s'accaparer toute la jouissance au détriment de ses enfants. Mort, le *pater familias* ne jouit plus – au grand bénéfice de la jouissance de l'enfant-roi.

6. J. Lacan cité par L. de Miranda, *Peut-on jouir du capitalisme ?*, éditions Punctum, 2008. J. Lacan, « Radiophonie », *Scilicet*, n° 2-3, Paris, Seuil, 1970, p. 87.

Or, le névrosé a besoin d'un Autre qui jouisse, et qui ainsi garantisse le rapport du sujet à l'univers des significations. Il ne veut pas d'un Autre castré ⁷, ça le rend fou ou tout comme.

En tout cas, c'est la clinique que nous rencontrons à l'heure actuelle : celle de l'enfant perturbé, agité, dit hyperactif ou hyperprécoce ; celle de l'adulte mal dans sa peau, confronté au malaise des complexes identificatoires, déjanté au point que la psychose généralisée est la manière de certains d'en rendre compte.

Et le psychanalyste là-dedans ? « Or la demande du névrosé est très précisément ce qui conditionne le port professionnel, la simagrée sociale dont la figure du psychanalyste est présentement forgée ⁸. » C'est donc la demande du névrosé qui conditionne la posture de l'analyste en 2008 et qui par là même articule celui-ci au champ de la jouissance, dit champ lacanien. D'autant qu'à faire semblant d'objet *a*, l'analyste est voué à décliner, voire à incarner celui-ci sous diverses espèces.

Vous allez voir dans le même texte les accents poétiques quand Lacan en parle : « Le psychanalyste, comme on dit, veut bien être de la merde, mais pas toujours la même. C'est interprétable, à condition qu'il s'aperçoive que d'être de la merde, c'est vraiment ce qu'il veut, dès qu'il se fait l'homme de paille du sujet supposé savoir. Ce qui importe n'est donc pas cette merde-ci, ou bien celle-là. Ce n'est pas non plus n'importe laquelle. C'est qu'il saisisse que cette merde n'est pas de lui, pas plus que de l'arbre qu'elle couvre au pays béni des oiseaux : dont, plus que l'or, elle fait le Pérou ⁹ [...]. »

Voilà deux indications de Lacan qui peuvent sembler contradictoires :

- que l'analyste s'aperçoive qu'il veut vraiment être de la merde ;
- et qu'il s'aperçoive que cette merde n'est pas de lui.

Il faut donc que comme l'arbre ou la statue du maréchal Ney il accepte d'en être couvert et que dans le même temps il sache dire non.

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 58.

8. J. Lacan, « Discours à l'EFPP, 6 décembre 1967 », dans *Répertoire de l'IF-EPFCL*, Paris, 2008, p. 229.

9. *Ibid.*

Non à quoi ? Peut-on le déduire de la suite du poème ? « L'oiseau de Vénus est chieur. La vérité nous vient pourtant sur ses pattes de Colombe, on s'en est aperçu. Ce n'est pas une raison pour que le psychanalyste se prenne pour la statue du Maréchal Ney. Non, dit l'arbre, il dit non, pour être moins rigide, et faire découvrir à l'oiseau qu'il reste un peu trop sujet d'une économie arrimée à l'idée de la Providence ¹⁰. »

Qu'est-ce qu'une « économie arrimée à l'idée de la Providence » si ce n'est le refus d'un Autre castré, le refus d'un Autre qui ne jouirait pas de ce que lui cède le sujet ? La castration du sujet devient dans cette économie le plus-de-jouir de l'Autre – manque à jouir qui relance le sujet vers la jouissance, vers un plus-de-jouir.

Nous rejoignons donc l'idée de contrer le discours capitaliste, et dans ce texte de 1970 consacré dans le fond à la passe, à la marque de fabrique de l'analyste, s'illustre donc l'idée que c'est le discours de l'analyste qui fait objection au discours capitaliste, qui en permet la sortie.

10. *Ibid.*